
Spitzer, Leo, *Études sur le style. Analyses de textes littéraires français (1918-1931)*

Agnès Steuckardt



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1959>

DOI : 10.4000/praxematique.1959

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 214-217

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Agnès Steuckardt, « Spitzer, Leo, *Études sur le style. Analyses de textes littéraires français (1918-1931)* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 52 | 2009, document 10, mis en ligne le 04 juin 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1959> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1959>

Tous droits réservés

LEO SPITZER

**ÉTUDES SUR LE STYLE. ANALYSES DE TEXTES LITTÉRAIRES
FRANÇAIS (1918-1931)**

Trad. de l'allemand par Jean-Jacques Briu. Présentation par Étienne Karabétian, Paris, Ophrys, Bibliothèque de Faits de Langues, 2009, 409 p.

Un nouveau recueil « Spitzer » est désormais accessible au public francophone : Jean-Jacques Briu traduit quinze « études sur le style » publiées de 1918 à 1931 (382 pages) ; Étienne Karabétian les présente en une première partie de 83 pages. Une bibliographie raisonnée et un *Index nominum* complètent l'ouvrage. Les *Études de style*, publiées chez Gallimard en 1970, réunissaient des articles parus entre 1928 et 1961 ; on se réjouit de lire des textes plus précoces et de suivre, dans sa progression chronologique, la pensée spitzérienne. Le parti pris reste celui de l'anthologie : ne sont retenues que les études stylistiques écrites en allemand sur les écrivains français. Deux limitations donc, puisque, à l'époque déjà, Spitzer écrit aussi en espagnol, et que, linguiste de formation, il s'intéresse à d'autres sujets, comme l'étymologie ou les emprunts.

Du parcours qui nous est donné à voir, on retiendra d'abord les retours épistémologiques sur la méthode d'analyse (1921 : « Un courant à l'intérieur de la linguistique romane » ; 1925 : « La poésie et la linguistique » et « Linguistique et poésie » ; 1931 : « Portrait de Louis XIV par Saint-Simon. *Sur la méthode du présent essai* »). Au lendemain de la première guerre mondiale, nous dit Spitzer, « on a la sensation que la science a failli » (p. 180) ; la linguistique allemande, triomphante au XIX^e siècle, apparaît désormais comme un jeu stérile : « on y jongle avec des lois phonétiques, des sous-lois phonétiques et des sous-règles phonétiques — de purs constats de détails n'autorisant aucune perspective pour la suite et laissant complètement de côté les grandes questions du devenir de la langue » (p. 181). Pour sauver la linguistique de « la banqueroute », faut-il la tirer vers la « psychologie culturelle » ? Ainsi procède Lerch, qui, s'inspirant de Vossler, lie la description d'une langue au « caractère » de la nation qui la parle, et se met en devoir d'imputer l'existence en français du « futur d'intimation » à une « disposition *au fanatisme* » chez les Français, perceptible de la *Chanson de Roland* à Clémenceau. À cette tentation nationaliste,

latente chez Herder ou Humboldt, Spitzer oppose un vigoureux : « non ! » (p. 183). La valeur jussive du futur, qui existe en latin, dans les langues romanes et en allemand, n'est nullement spécifique du français ; les arguments de Lerch démontés, Spitzer récuse cette « nouvelle linguistique ». Mais que propose-t-il ? Il faut attendre 1925 pour trouver un exposé des fondements théoriques de ses analyses. Alors qu'il est vain de vouloir « fixer une fois pour toutes le contenu stylistique d'une particularité linguistique » (p. 336), comme par exemple le discours indirect, qui rend « un tout autre ton » chez Flaubert que chez Charles-Louis Philippe, il semble possible de décrire par des méthodes linguistiques la « langue de style individuelle » (*ibid.*) ; cette description sert non seulement l'interprétation littéraire, mais aussi la linguistique, car « la langue courante » est « la grammaticalisation de divers actes de parole [*Sprechakte*] — et l'acte d'écriture n'est rien d'autre qu'un acte de parole » (*ibid.*). Avant Benveniste, Spitzer place entre langue et discours le pivot de l'acte énonciatif, et écrit au fronton de son école : « *nihil est in syntaxi quod non fuerit in stylo* » (*ibid.*).

Pour comprendre ce que l'écrivain change dans les usages linguistiques, mieux vaut, recommande Spitzer, partir de l'état de langue que l'on connaît le mieux, « étant donné que dans des climats langagiers plus lointains, nous ne disposons d'aucune intuition vivante de la langue » (p. 339). Telle a été sa propre démarche. Ses premières études stylistiques sont consacrées à des écrivains contemporains (les Symbolistes, 1918 ; la littérature française moderne, 1920 ; le lyrisme français moderne, 1923 ; Charles-Louis Philippe, 1923 ; Jules Romains, 1924 ; Charles Péguy, 1924). Il relève, par exemple, la « stimulation des prépositions » (p. 100) chez les Symbolistes, qui, à *dans* ou *en*, préfèrent la puissance aspectuelle de *parmi*, et écrivent *parmi les yeux des femmes* (Rodenbach, cité p. 103), *parmi l'automne* (Samain, cité p. 104), *parmi l'écho* (Verhaeren, *ibid.*). Il note ainsi l'irruption de la subjectivité perceptive dans le style symboliste, comme il analysera plus tard l'effet de sourdine dans le style classique de Racine. Si, par ses études de romanistique, il s'est déjà frotté à l'ancien et au moyen français, ce n'est que dans un second temps que, devenu professeur de Romanistique à Marburg puis à Bonn, il s'essaye à décrire le style de Malherbe (1926) ou de Saint-Simon (1931). Le « *hic et nunc* » a été pour lui « une étape préalable au *olim et tunc* » (p. 339).

On sait gré à J.-J. B. du considérable travail de traduction¹ qu'il a accompli, et à É. K. de resituer utilement cette série d'études dans la bibliographie des articles publié par Spitzer en allemand, qui constitue la première partie de sa « Présentation » (p. 10-16). La deuxième partie (p. 17-70) évoque l'héritage de Vossler, mais surtout de Freud, et oppose la stylistique de Spitzer à celle de Bally, un peu longuement peut-être : était-il nécessaire, dans une présentation des œuvres de Spitzer, de reprendre les pages consacrées à Bally, publiées en 2007² ? Mieux centrées sur Spitzer, les présentations d'études en soulignent les grandes lignes ; É. K. rappelle à juste titre le rôle majeur de la notion de fréquence dans la méthode spitzérienne : « Seule la fréquence d'un événement permet de conclure à une constante dans l'esprit, c'est précisément l'accumulation des références d'un phénomène qui permet cette précision à laquelle nous sommes habitués en linguistique et dont nous voulons que l'analyse de la poésie tire avantage. Le plus fiable, s'ils n'étaient pas si ennuyeux, ce serait les tableaux statistiques avec des données en pourcentage » (p. 340 et « Présentation », p. 63). Spitzer ne redoute rien tant que l'ennui des « tableaux statistiques » : cet aspect de son tempérament³ explique peut-être qu'il ait préféré papillonner d'un auteur à l'autre plutôt que peindre la vaste fresque de ces moments où la langue est, selon une formule hugolienne, « ébranlée [...] par le passage royal des grands écrivains » (p. 334).

1. Une réédition donnera probablement la possibilité de corriger les coquilles qui se sont glissées dans la traduction. Une fatalité typographique semble s'acharner sur *La Consolation à M. du Périer* ; selon une anecdote connue, Malherbe devrait à l'étourderie d'un prote la transformation de *Et Rosette a vécu ce que vivent les roses*, en *Et Roselle a vécu ce que vivent les roses*, d'où *Et Rose, elle a vécu ce que vivent les roses* ; Lalanne, dans l'édition que cite Spitzer, rapporte l'histoire, et la met en doute, citant la première version du vers : *Et ne pouvoit Rosette être mieux que les roses*. Dans l'article traduit, l'alexandrin devient un curieux tétradécasyllabe : *Et qui ne pouvoit Rosette être mieux que les rosés* (p. 352), où les *roses* sont bizarrement remplacées par des *rosés*, qui reviennent obstinément p. 354 et note 238.

2. Dans le présent ouvrage p. 23-27 et 56-60 ; dans BALLY, *Sur la stylistique*, édité par Étienne Karabétian, Bordeaux, Eurédit, 2007, p. 46-53 et 23-29.

3. Rappelons l'esquisse qu'en donne son élève, Erich Auerbach : « *Er kann keinen Augenblick stillsitzen, muss immerzu arbeiten, tanzen, lieben, sich bewegen und andere in Bewegung setzen* », « Il ne peut pas rester tranquille un instant, doit sans cesse travailler, danser, aimer, remuer et mettre les autres en mouvement » (cité par Hans Ulrich GRUMBRECHT dans *Leo Spitzers Stil*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001, p. 18). Peut-être aussi l'exil, en 1933, à Istanbul, puis aux États-Unis et en Italie, ne lui a-t-il pas permis de procéder autrement.

À défaut d'une histoire exhaustive de ces actes de parole littéraires qui ont changé la langue, on trouvera chez Spitzer d'énergiques métaphores pour souligner l'interdépendance entre linguistique et littérature : il voudrait qu'il n'y eût entre elles « pas plus de différence qu'entre le beurre avec du fromage et le fromage avec du beurre » (p. 343¹). La position charnière de la stylistique donne à É. K. l'occasion de revenir sur sa place dans le paysage universitaire français et de s'interroger sur les épreuves de stylistique aux concours de recrutement de l'enseignement (Partie 3, particulièrement p. 77-88). Il est certain que travailler sur l'extrait d'une œuvre ne permet guère de saisir un style, puisque cette saisie procède d'un repérage des fréquences ; mais la stylistique des concours a-t-elle autre ambition que d'être une propédeutique aux études de style ? Faut-il s'inquiéter, à l'instar d'É. K., d'une emprise supposée des Sciences du langage sur la stylistique (p. 86) ? Pour ce qui concerne Spitzer en tout cas, on regrettera plutôt que, rebutés peut-être par son style polémique, les linguistes français n'aient pas jugé utile de relire ses écrits sur la langue². Ils constituent le terreau de ces études de style, que, grâce à J.-J. B. et É. K., nous avons le plaisir de lire dans la langue que Spitzer a si ardemment aimée.

Agnès STEUCKARDT
Université de Montpellier III

1. Citons encore cette petite allégorie, dénonçant l'inappétence littéraire des linguistes de son temps : « La linguistique était anesthésiée contre l'esthétique jusqu'à une date récente. Elle, qui d'habitude avait un flair scientifique si sensible, s'était enfoncé des tampons d'ouate imbibés d'hostilité à l'art » (p. 342).

2. L'appel lancé en 1993 par Heike HÜLZER-VOGT (« Réflexions sémantiques d'un romaniste : Leo Spitzer (1887-1960) sur le changement de sens », *Histoire, épistémologie, langage*, n° 15, 1993, p. 131-151) semble avoir été mieux entendu en Allemagne (voir notamment Hurch BERNHARD, *Leo Spitzers Briefe an Hugo Schuchardt*, Berlin, Walter de Gruyter, 2006) qu'en France.